

QUEL PERSONNAGE CÉLÈBRE SE CACHE  
SOUS LES HABITS D'UN MAÇON ?



**Voici des indices  
avec le signalement de l'homme recherché par le  
ministère de l'Intérieur en mai 1846**

Agé de 38 ans.

Taille 1<sup>m</sup>. 66.<sup>c</sup>

Cheveux châtains.

Sourcils id.

Yeux gris et petits.

Nes grand.

Bouche moyenne. — les lèvres épaisses.

Barbe brune. — moustaches blondes.

Menton pointu.

Visage ovale.

Teint pâle.



11155

*Marques particulières :*

Tête enfoncée dans les épaules — Epaules larges —  
— Dos voûté.

La réponse est :

Prince Louis Napoléon Bonaparte.



Portrait de l'empereur Napoléon III en pied  
1825 / 1850 (2e quart du XIXe siècle)  
Winterhalter, Franz Xaver, D'après  
Musée du Louvre, Département des Peintures

Télégraphie.  
Ligue  
de Bayonne  
Direction  
de Angoulême  
Dépêche Télégraphique de Paris  
Le 26 mai à 4 h.



Le Ministre de l'Intérieur  
à Monsieur le Préfet de la Creuse.

Le prince Louis Bonaparte s'est évadé hier  
de Ham. Faites les recherches et arrêter.  
Signalement.

37 ans - taille de 1m66 - cheveux et sourcils  
bruns - yeux gris - bouche moyenne - moustaches  
blondes - menton pointu - visage ovale - teint pâle -  
tête enfoncée dans les épaules - larges épaules - dos  
voûté - lèvres épaisses.

Pour copie  
à l'Arch. du télégr.  
P. Merdag

## CONTEXTE HISTORIQUE

- Convaincu que son nom lui confère une aura d'exception dans la France de Louis-Philippe, Louis Napoléon tente, en 1836, de soulever la garnison de Strasbourg. L'aventure tourne à l'échec et il est discrètement exilé aux États-Unis. À la mort de sa mère (Hortense de Beauharnais, fille de Joséphine), il hérite de ressources suffisantes pour s'installer à Londres et prépare un second coup de force pour rentrer en France et y prendre le pouvoir. Il n'aboutit, en 1840, qu'à un nouvel échec piteux sur la plage de Boulogne. Ridiculisé par la presse, rejeté par sa famille, abandonné de tous, le prince est jugé à Paris, condamné à la prison perpétuelle, le 6 octobre, et enfermé au fort de Ham (Somme).
- Après avoir cherché sans succès à négocier sa sortie de la forteresse, Louis Napoléon se met à préparer minutieusement sa fuite avec la complicité du docteur Conneau. Le 25 mai 1846, profitant des allées et venues d'ouvriers qui travaillent dans son pavillon, le prince, vêtu en maçon, coiffé d'une perruque, la moustache rasée, charge une planche de sa bibliothèque sur son épaule pour dissimuler son visage, gagne la sortie et franchit la grille. Avant que sa fuite soit découverte, il est en Belgique et, le lendemain, en Angleterre.
- Dès la chute de Louis-Philippe en 1848, il revient à Paris, et les électeurs se prononcent bientôt massivement pour ce personnage presque inconnu sous son nom célèbre, mélange de Césarisme, d'audace individuelle et de légende napoléonienne.

Source : Luce-Marie ALBIGÈS, « Louis Napoléon Bonaparte s'évade du fort de Ham », Histoire par l'image [en ligne], consulté le 03 avril 2023. URL : <http://histoire-image.org/fr/etudes/louis-napoleon-bonaparte-s-evade-fort-ham>

# AVIS DE RECHERCHE DIFFUSÉ DANS TOUTES LES PRÉFECTURES DONT LA CREUSE

Source de la première page.

Carte postale ancienne conservée au musée de cartes postales anciennes (Ham). Editeur : Juniet et Vasset, date présumée d'édition : 1912-1913. Au verso, correspondance d'un officier Allemand en place à l'époque sur le fort de HAM. URL : <https://histoire-image.org/etudes/louis-napoleon-bonaparte-s-evade-fort-ham>

Ministère  
de l'Intérieur.

2<sup>e</sup> Division.  
Police générale.

1<sup>er</sup> Bureau.

Paris, le 26 mai 1846.

Monsieur le Préfet, le Prince Louis Napoléon Bonaparte s'est évadé, le 25 de ce mois, du Château de Ham, où il était détenu.

Veillez donner les ordres les plus pressans pour qu'il soit recherché, et, s'il est découvert, mis en état d'arrestation.

Agreez, Monsieur le Préfet, l'assurance de ma considération très distinguée.

Le Ministre Secrétaire d'Etat de l'Intérieur,

signé: T. Duchâtel.

Pour ampliation:

Le Sous-Secrétaire d'Etat.



## LE JUGEMENT DES COMPLICES

Pendant ce temps, le docteur Conneau couvre la fuite en glissant un mannequin dans le lit du fuyard. Toute la journée, il fait croire aux gardes, censés prendre des nouvelles toutes les heures, que Louis-Napoléon est terriblement malade.

Source : <https://france3-regions.francetvinfo.fr/hauts-de-france/histoire-du-dimanche-emprisonne-six-ans-au-fort-ham-napoleon-iii-s-evade-deguise-ouvrier-1878950.html>

Extrait de *La Gazette des tribunaux*, édition du vendredi 10 juillet 1846. URL : [http://data.decalog.net/enap1/Liens/Gazette/ENAP\\_GAZETTE\\_TRIBUNAUX\\_18460710.pdf](http://data.decalog.net/enap1/Liens/Gazette/ENAP_GAZETTE_TRIBUNAUX_18460710.pdf)

TRIBUNAL CORRECTIONNEL DE PÉRONNE (Somme).  
(Correspondance particulière de la *Gazette des Tribunaux*.)  
Présidence de M. Tattegrain fils.  
*Audience du 9 juillet.*

ÉVASION DU PRINCE LOUIS-NAPOLÉON. — PRÉVENTION DE CONNIVENCE CONTRE LE DOCTEUR CONNEAU ET CHARLES THELIN. — PRÉVENTION DE NÉGLIGENCE CONTRE M. DEMARLE, COMMANDANT DU FORT DE HAM, ET DEUX GARDIENS.

Tout le monde sait que le prince Louis Napoléon, condamné à l'emprisonnement perpétuel, par arrêt de la Cour des pairs, en date du 6 octobre 1840, à la suite de l'échaffourée de Boulogne, était renfermé dans le château de Ham, lorsque le 25 mai dernier, vers huit heures et demie du matin, il s'évada sous le déguisement d'un ouvrier, parvint à gagner Saint-Quentin, Valenciennes, la Belgique et de là l'Angleterre.

Cette évasion avait été favorisée par le docteur Conneau, compagnon volontaire de la captivité du prince, et par le valet de chambre Charles Thelin, qui partageait aussi volontairement la prison du prince Louis, et qui l'a accompagné dans sa fuite. L'instruction a abouti à leur renvoi devant le Tribunal correctionnel, sous la prévention du délit de connivence dans l'évasion. M. Demarle, commandant du château, et les gardiens Dupin, Saint-André et Issali, ont à répondre seulement du fait de négligence dans l'accomplissement de leurs devoirs.

Le docteur Conneau, le commandant et les deux gardiens sont arrivés le 28 juin dans la petite mais célèbre cité de Péronne. Les prévenus sont restés dans la maison



Vue du château de Ham. Lithographie en couleur de 1830, conservée aux Archives départementales de la Somme (Amiens). URL : <https://histoire-image.org/etudes/louis-napoleon-bonaparte-s-evade-fort-ham>

Depuis une quinzaine de jours, des ouvriers travaillaient dans la partie des bâtimens affectés au logement du prince Louis, du colonel Montholon, du docteur Conneau et de Charles Thelin, qui étaient renfermés seuls avec le prince dans la forteresse. On avait peint les portes qui faisaient communiquer le logement avec la cour intérieure, où l'on pénétrait après avoir passé le pont-levis, et s'être fait ouvrir le guichet d'une porte près de laquelle un sergent de planton, un factionnaire et le portier-consigne ont ordre de se tenir constamment. De cette cour, pour arriver au rez-de-chaussée du logement des prisonniers, il y avait encore à franchir deux portes auprès desquelles se trouvaient nuit et jour deux des trois gardiens du prince. Ce sont ces portes qu'on avait laissées ouvertes pendant quelques jours à cause de la *peinture* nouvelle.

Le prince Louis est de taille moyenne; il avait à Ham les cheveux coupés courts, à la manière militaire, et portait de la barbe et de fortes moustaches châtain clair; ses grands yeux bleus, ses sourcils châtain, son teint assez pâle, lui donnent, dit-on, une physionomie bien tranchée. Il coupa sa barbe et ses moustaches, couvrit sa tête d'une ample perruque, teignit de noir ses sourcils, se mit du rouge sur le front et sur les joues, et se rendit ainsi méconnaissable. Le docteur et Thelin avaient eu le soin d'user et de salir un vêtement neuf en le lavant plusieurs fois et en le couvrant de poussière. Le prince s'en revêtit; c'était une roulière bleue et un pantalon de même couleur; il mit des sabots qui le grandissaient, et s'empara d'une planche de sa bibliothèque, en bois blanc non rabotée et non colorée.

Voici comment, dans la lettre qu'il a écrite à M. Degeorge, rédacteur en chef du *Progrès du Pas-de-Calais*, le prince lui-même raconte son évasion.

Voici cette lettre :

Mon cher Monsieur Degeorge,

Le désir de revoir encore mon père sur cette terre m'a fait tenter l'entreprise la plus audacieuse que j'aie jamais tentée, et pour laquelle il m'a fallu plus de résolution et de courage qu'à Strasbourg et Boulogne; car j'étais décidé à ne pas supporter le ridicule qui s'attache à ceux qu'on arrête sous un déguisement, et un échec n'eût plus été supportable. Mais enfin voici les détails de mon évasion :

Vous savez que le fort était gardé par quatre cents hommes, qui fournissaient une garde journalière de soixante soldats, qui étaient en sentinelles en dedans et en dehors du fort: de plus, la porte de la prison était gardée par trois geôliers, dont deux étaient toujours en faction. Il fallait donc passer devant eux d'abord, puis traverser toute la cour intérieure, devant les fenêtres du commandant; arrivé là, il fallait passer le guichet où se trouvaient un soldat de planton et un sergent, un portier-consigne, une sentinelle, et enfin un poste de trente hommes.

N'ayant voulu établir aucune intelligence, il fallait naturellement avoir recours à un déguisement. Or, comme on faisait réparer plusieurs chambres du bâtiment que j'habitais, il était facile de prendre un costume d'ouvrier. Mon bon et fidèle Charles Thélin se procura une blouse et des sabots; je coupai mes moustaches et je pris une planche sur mon épaule.

Lundi matin, je vis les ouvriers entrer à six heures et demie. Lorsqu'ils furent à l'ouvrage, Charles leur porta à boire dans une chambre, afin de les détourner de dessus mon passage; il devait aussi appeler un gardien en haut, tandis que le docteur Conneau causerait avec les autres. Cependant, à peine sorti de ma chambre, je fus accosté par un ouvrier qui me suivit, me prenant pour un de ses camarades; au bas de l'escalier, je me trouvai nez à nez avec un gardien. Heureusement, je lui mis la planche que je portais devant la figure, et je parvins dans la cour, tenant toujours la planche devant les

sentinelles et ceux que je rencontrais.

En passant devant la première sentinelle, je laissai tomber ma pipe; mais je m'arrêtai pour en ramasser les morceaux. Alors je rencontrai l'officier de garde, mais il lisait une lettre, et ne me remarqua pas. Les soldats au poste du guichet semblèrent étonnés de ma mise; le tambour surtout se retourna plusieurs fois. Cependant les plantons de garde ouvrirent la porte, et je me trouvai en dehors de la forteresse: mais là je rencontrai deux ouvriers qui venaient à ma rencontre et qui me regardèrent avec attention. Je mis alors ma planche de leur côté: mais ils paraissaient si curieux que je pensais ne pas pouvoir leur échapper, lorsque je les entendis s'écrier: « Oh! c'est Berthoud! »

Une fois dehors, je marchai avec promptitude vers la route de Saint-Quentin. Peu de temps après, Charles, qui la veille avait retenu une voiture pour lui, me rejoignit, et nous arrivâmes à Saint-Quentin.

Je traversai la ville à pied, après avoir défait ma blouse.

Charles s'étant procuré une voiture de poste, sous le prétexte d'une course à Cambrai, nous arrivâmes sans encombre à Valenciennes, où je pris le chemin de fer. Je m'étais procuré un passeport belge, mais on ne me l'a demandé nulle part.

Pendant ce temps là Conneau, toujours si dévoué, restait en prison et faisait croire que j'étais malade, afin de me donner le temps de gagner la frontière. J'espère qu'il n'aura pas été maltraité: ce serait pour moi une bien grande douleur, vous le comprenez.

Mais, mon cher M. Degeorge, si j'ai éprouvé un vif sentiment de joie, lorsque je me sentis hors de la forteresse, j'éprouvai une bien triste impression en passant la frontière: il fallait, pour me décider à quitter la France, la certitude que jamais le gouvernement ne me mettrait en liberté, si je ne consentais pas à me déshonorer; il fallait enfin que j'y fusse poussé par le désir de tenter tous les moyens pour consoler mon père dans sa vieillesse.

Adieu, mon cher M. Degeorge. Quoique libre, je me sens bien malheureux. Recevez l'assurance de ma vive amitié, et, si vous le pouvez, tâchez d'être utile à mon bon Conneau.

LOUIS NAPOLÉON.